

Robert Littell

LÉGENDES

"Éblouissant et vertigineux.
Littell se surpasse."

THE WASHINGTON POST



Né en 1935 et issu d'une famille de juifs de Vilnius émigrés aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle, Robert Littell est un journaliste et écrivain américain, mondialement connu pour ses romans d'espionnage.

En 1964, après une brève expérience dans l'armée, il devient grand reporter à *Newsweek* et se spécialise sur les questions du Moyen et du Proche-Orient. Trois ans plus tard, ses articles sur la Guerre des six jours sont salués par l'ensemble de la profession.

En 1973, il commence en parallèle sa carrière d'écrivain en faisant publier son premier roman d'espionnage sous forme de feuilleton dans *L'Express*. Depuis, il a écrit une douzaine de romans d'espionnage, dont son chef-d'œuvre incontesté, *La Compagnie*. Ce « grand roman de la CIA » retrace l'histoire de la guerre froide de 1950 à 1995 à travers les destins croisés d'agents russes et américains. Il a d'ailleurs participé à la scénarisation de ce roman pour la mini-série qui en a été adaptée en 2007.

En 2005, paraît *Légendes* qui a été récompensé par le Los Angeles Book Prize, dans la catégorie « Policiers/Thrillers » et qui a également été adapté pour la télévision en 2014-2015 avec Sean Bean dans le rôle principal.

Robert Littell est le père de l'écrivain Jonathan Littell. Il partage sa vie entre la banlieue new-yorkaise et la Normandie.

Légendes

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS J'AI LU

L'amateur, n°7770

La défection de A.J. Lewinter, n°8131

La Compagnie, n°13491

ROBERT LITTELL

Légendes

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Natalie Zimmermann



TITRE ORIGINAL

Legends : a Novel of Dissimulation

ÉDITEUR ORIGINAL

The Overlook Press, Woodstock & New York

© Robert Littell, 2005

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

© Flammarion, 2005

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mes muses jumelles :
Marie-Dominique et Victoria*

« Tous les noms sont des pseudonymes. »

Romain Gary (écrivant sous le nom d'Émile Ajar)

«... un de ces individus aux visages multiples – comme tant des grands espions mythologiques de la guerre froide – qui se révèlent invariablement différents de ce qu'ils paraissent et, quand nous croyons les avoir situés au centre d'une grande énigme, s'avèrent appartenir à une autre énigme plus vaste encore... »

Bernard-Henri Lévy, *Qui a tué Daniel Pearl ?*

1993 : OÙ le condamné entrevoit l'éléphant

Ils avaient fini par se décider à goudronner les sept kilomètres de piste qui reliaient le village de Prigorodnaïa à la route à quatre voies Moscou-Saint-Pétersbourg. Le prêtre du coin, réapparaissant après une semaine de beuverie, brûla des cierges en cire d'abeille à Innocent d'Irkoutsk, le saint qui, dans les années 1720, avait rétabli la route de la Chine et s'apprêtait maintenant à apporter la civilisation à Prigorodnaïa sous forme d'un ruban goudronné orné d'une bande blanche fraîchement peinte en son milieu. Les paysans, qui savaient un peu mieux comment fonctionnait Mère Russie, jugèrent plus vraisemblable d'associer cette incursion du progrès, si c'était bien ainsi qu'il fallait l'appeler, à l'achat, quelques mois plus tôt, de la vaste datcha en bois de feu le peu regretté Lavrenti Pavlovitch Beria par un personnage que l'on ne connaissait que sous le surnom de l'*Oligarkh*. On ne savait pratiquement rien de lui. Il allait et venait à n'importe quelle heure dans une Mercedes S-600 noire rutilante, sa masse de cheveux argentés et ses lunettes sombres à peine visibles derrière les vitres teintées de la berline. Une femme du cru engagée pour s'occuper du linge l'avait vu, disait-on, secouer avec colère sa cendre de cigare du haut du poste d'observation qui se dressait, telle une tourelle, au-dessus de la datcha, avant de se retourner pour dicter ses ordres à quelqu'un. La femme, terrifiée par la machine à laver électrique dernier cri de la datcha, frottait le linge dans une partie peu profonde de la rivière et n'avait pu saisir que quelques

mots – « Enterré, voilà ce que je veux, mais vivant... » –, cependant, ces mots et le ton bestial employé par l'*Oligarkh* lui avaient fait froid dans le dos et lui donnaient encore des frissons chaque fois qu'elle racontait cette histoire. Deux paysans occupés à couper du bois de chauffage de l'autre côté de la rivière avaient aperçu l'*Oligarkh* de loin : il marchait difficilement, à l'aide de béquilles en aluminium, sur le chemin qui passait derrière la datcha et conduisait à la vieille fabrique de papier dont les cheminées crachaient, quatorze heures par jour et six jours par semaine, une fumée d'un blanc sale, puis, au-delà, au cimetière du village et à la petite église orthodoxe dont la peinture ternie s'écaillait de ses dômes en oignon. Deux barzoïs faisaient les fous dans la poussière, devant l'*Oligarkh* qui projetait une hanche en avant et tirait la jambe à sa suite avant de procéder de la même façon avec l'autre hanche. Trois hommes en jean Ralph Lauren et *telniachka*, ces chemises rayées si caractéristiques que les parachutistes continuaient souvent de porter bien après avoir quitté l'armée, marchaient derrière lui, le fusil reposant au creux du bras. Les deux paysans avaient été fortement tentés de s'approcher pour voir de plus près ce personnage courtaud et voûté, nouveau venu dans leur village, mais y avaient renoncé lorsque l'un d'eux avait rappelé à l'autre ce qu'avait dit, du haut de l'ambon, le métropolitain venu de Moscou deux ans plus tôt, au mois de janvier, pour célébrer la Noël orthodoxe :

Si vous êtes assez stupides pour dîner avec le diable, pour l'amour du ciel, prenez une très longue cuillère.

L'équipe des cantonniers avec ses goudronneuses-niveleuses géantes, ses rouleaux compresseurs et ses camions débordant d'asphalte et de pierres concassées, avait fait son apparition pendant la nuit, alors que l'aurore boréale clignotait encore au nord tels des tirs de canons silencieux ; inutile d'avoir beaucoup d'imagination pour se figurer qu'une grande bataille se livrait juste au-delà de l'horizon. Projetant des ombres démesurées dans la lumière fantomatique des phares, les hommes revêtirent des combinaisons raidies par le goudron et des bottes de caoutchouc leur arrivant aux genoux, et se mirent au tra-

vail. Aux premières lueurs du jour, avec quarante mètres de route tarmacadamisée derrière eux, l'aurore et les étoiles avaient disparu, mais deux planètes étaient encore visibles dans le ciel sans lune : Mars, juste au-dessus de leur tête, et Jupiter, qui dansait à l'ouest, au-dessus du halo de brume saturée de lumière ambrée en provenance de Moscou. Lorsque le groupe de tête atteignit le cratère circulaire qui avait été creusé la veille, à la pelleuse, au milieu de la piste, le chef d'équipe poussa un coup de sifflet strident. Les machines s'immobilisèrent dans un grincement.

— Pourquoi on s'arrête ? cria avec impatience l'un des conducteurs en sortant la tête de la cabine de son rouleau compresseur – il portait un masque improvisé pour filtrer la puanteur sulfureuse en provenance de la papeterie.

Les hommes, qui étaient payés au mètre et non à l'heure, étaient pressés d'avancer.

— On attend d'un instant à l'autre que Jésus revienne sur terre en tsar de Russie, répondit tranquillement le chef d'équipe. On ne veut quand même pas rater le moment où il va marcher sur l'eau.

Il alluma une grosse cigarette turque au mégot de la précédente et gagna le bord de la rivière, qui coulait parallèlement à la route sur plusieurs kilomètres. On l'appelait la Lesnia, comme la forêt dense qu'elle sillonnait pour contourner Prigorodnaïa. À 6 h 12, un soleil froid affleura au-dessus des arbres et se mit à faire fondre la brume de septembre épaisse comme du gaz moutarde qui s'accrochait à la rivière en crue. Une bande de terre inondée apparaissait de chaque côté, et l'on voyait de longues herbes onduler dans le courant.

Le canot de pêche qui surgit de la brume ne put atteindre la rive, et ses trois occupants durent descendre dans l'eau pour gagner à pied la terre ferme. Les deux hommes en chemise de parachutiste retirèrent leurs bottes et leurs chaussettes puis roulèrent leur jean jusqu'aux genoux. Le troisième passager n'eut pas à se donner ce mal. Il était entièrement nu. Une couronne d'épines était posée sur sa tête, qui saignait là où la peau avait été écorchée. Une grande épingle de sûreté à laquelle était attaché un bout de carton traversait la chair entre les omoplates ; sur le

carton, on avait écrit : « L'espion Kafkor ». Le prisonnier, les poignets et les coudes liés derrière le dos avec du fil électrique, avait une barbe de plusieurs semaines qui lui mangeait le visage, des ecchymoses violacées et ce qui ressemblait à des brûlures de cigarette sur l'ensemble de son corps émacié. L'air désorienté, il avança prudemment dans la boue jusqu'à la berge. Là, il examina son reflet dans l'eau peu profonde pendant que les parachutistes s'essuyaient les pieds avec une vieille chemise puis remettaient chaussettes et bottes avant d'abaisser les jambes de leur pantalon.

L'espion Kafkor ne parut pas reconnaître l'homme qui le contemplait, bouche bée, à la surface de la rivière.

À ce moment-là, les quelque vingt ouvriers, hypnotisés par l'arrivée des trois personnages, avaient perdu tout intérêt pour leur travail de goudronnage. Les conducteurs sortaient de leur cabine, les hommes munis de pelles ou de râteaux se dandinaient d'un pied sur l'autre, mal à l'aise. Personne ne doutait que quelque chose d'atroce allait arriver au Christ nu à qui les parachutistes faisaient gravir le talus. Personne ne doutait non plus qu'ils devaient assister au supplice pour en parler ensuite autour d'eux. Ce genre de chose se produisait sans arrêt en Russie, ces derniers temps.

Sur la portion de route fraîchement goudronnée, le responsable de l'équipement essuya ses paumes moites à son épais tablier de cuir, puis prit une gamelle dans la charrette remplie de matériel de soudure, et gravit le coteau pour avoir une meilleure vue de la scène. Le responsable de l'équipement, personnage courtaud et trapu qui portait des lunettes à monture d'acier colorée, ouvrit d'un coup le couvercle de la boîte à sandwiches et plongea la main à l'intérieur pour activer l'appareil photo conçu pour prendre des clichés par un trou minuscule percé au fond d'un thermos. Posant, mine de rien, le thermos en équilibre sur ses genoux, il se mit à tourner le bouchon pour prendre des photos.

En contrebas, le prisonnier, soudain conscient que tous les ouvriers de l'équipe de travaux publics avaient les yeux braqués sur lui, parut plus affligé par sa nudité que par sa

situation – jusqu’au moment où il découvrit le cratère. Celui-ci avait à peu près la taille d’un gros pneu de tracteur. Des planches de terrassier étaient empilées par terre, juste à côté. Le prisonnier se figea, et les parachutistes durent le prendre sous les aisselles et le traîner sur les derniers mètres. Il tomba à genoux au bord de la fosse et se retourna vers les ouvriers, les yeux agrandis par la terreur, la bouche ouverte, aspirant l’air avec un bruit rauque par sa gorge desséchée. Il voyait des choses qu’il reconnaissait mais que son cerveau, embrouillé du fait des substances libérées par la peur, ne parvenait pas à relier à des mots : les deux cheminées jumelles qui crachaient leur panache de fumée d’un blanc sale, le poste de douane abandonné avec son étoile d’un rouge passé peinte au-dessus de la porte, la rangée de ruches blanchies à la chaux alignées en pente près d’un bosquet de pommiers rachitiques. Quel rêve épouvantable, songea-t-il. Il n’allait pas tarder à avoir trop peur pour continuer à rêver ; il ne manquerait pas de forcer la membrane délimitant le sommeil et l’état de veille puis, après avoir séché son front trempé de sueur, aurait, encore sous l’empire de son cauchemar, du mal à se rendormir. Mais le sol était froid et humide sous ses genoux, une bouffée d’air sulfureux lui piqua les poumons, et le soleil froid qui effleurait sa peau parut réveiller la douleur des brûlures de cigarette. C’est cette douleur qui établit clairement dans son esprit que ce qui s’était passé, et ce qui allait se passer, n’était pas un rêve.

Une Mercedes rutilante descendit lentement la piste en provenance du village, suivie de près par un véhicule d’escorte, une Land Cruiser gris métallisé remplie de gardes du corps. Aucune des deux voitures n’avait de plaques d’immatriculation, aussi les ouvriers témoins de la scène comprirent-ils que leurs passagers étaient bien trop importants pour être arrêtés par la police. La Mercedes fit une embardée qui la plaça en travers de la route, et s’immobilisa à une dizaine de mètres du prisonnier. La vitre arrière s’abassa de la hauteur d’un poing, et l’on aperçut l’*Oligarkh* qui regardait à travers ses lunettes sombres. Il ôta le cigare de sa bouche et examina le prisonnier nu pendant un long moment, comme s’il voulait se souve-

nir longtemps de lui et de cet instant. Puis, avec une expression de malveillance pure, il donna un petit coup de béquille à l'homme assis à la droite du chauffeur. La portière avant s'ouvrit, et l'homme descendit. Il était mince, de taille moyenne, avec un visage émacié tout en longueur. Il portait des bretelles qui remontaient son pantalon haut sur sa taille, et un veston italien bleu nuit drapé en cape sur ses épaules par-dessus une chemise blanche amidonnée, sans cravate, mais fermée jusqu'en haut sur une pomme d'Adam proéminente. Les initiales « S » et « O-J » étaient brodées sur la poche de sa chemise. Il s'avança vers la voiture d'escorte et prit une cigarette allumée à la bouche d'un des gardes du corps. Prenant soin de la tenir loin de lui, entre le pouce et le majeur, il se dirigea vers le prisonnier. Kafkor leva les yeux, vit la cigarette et eut un mouvement de recul, croyant qu'on allait le marquer avec le bout incandescent. Mais S O-J, avec un léger sourire, se contenta de coincer la cigarette entre les lèvres du prisonnier.

— C'est une question de tradition, dit-il. Un condamné à mort a droit à une dernière cigarette.

— Ils... m'ont esquiné, Samat..., chuchota Kafkor d'une voix rauque.

Il distinguait la masse de cheveux gris coiffant la silhouette qui l'observait, à l'arrière de la Mercedes.

— Ils m'ont enfermé dans une cave inondée par les égouts, je ne faisais plus la différence entre le jour et la nuit, j'ai perdu la notion du temps, ils me réveillaient... avec de la musique très forte dès que je m'endormais... Explique-moi, veux-tu, s'il existe une explication, où est le pourquoi ?

Le condamné parlait russe avec un accent polonais marqué, insistant sur les « O » ouverts et accentuant toujours l'avant-dernière syllabe des mots. La terreur imposait à ses phrases les configurations grammaticales les plus baroques :

— La dernière chose que je dirai à personne, c'est ce que je ne suis pas censé savoir.

Samat haussa les épaules comme pour dire que ça ne dépendait pas de lui.

— Tu es arrivé trop près de la flamme et il faut que tu brûles, ne serait-ce que pour avertir les autres de ne pas s'approcher.

Kafkor tira en tremblant sur la cigarette. Le fait de fumer, et la fumée elle-même qui lui cautérisait la gorge, parut le distraire. Samat avait les yeux fixés sur la cendre et attendait qu'elle s'arque sous son propre poids puis tombe, afin qu'ils puissent procéder à l'exécution. Kafkor, tout en aspirant une bouffée, prit lui aussi conscience de la cendre. La vie elle-même y semblait suspendue. Au mépris de la raison, au mépris des lois de la gravité, la cendre devint plus longue que la partie non fumée de la cigarette.

Puis un souffle de vent venant de la rivière la fit tomber. Kafkor cracha son mégot.

— *Pochol ty na khoui*, murmura-t-il, articulant soigneusement chacun des O de *pochol*.

Va te faire mettre. Il se balançait sur les talons et loucha en direction du bosquet de pommiers étiés, sur la pente qui le dominait.

— Regardez ! s'écria-t-il, parvenant à vaincre sa terreur pour affronter un nouvel ennemi, la folie. Là-haut ! reprit-il en aspirant l'air. Je vois l'éléphant. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que c'est une bête répugnante.

De l'autre côté de la Mercedes, la portière arrière s'ouvrit à la volée, et une femme frêle, en manteau d'étoffe lui arrivant aux chevilles et caoutchoucs de paysanne, sortit en vacillant de la voiture. Elle portait une toque noire ornée d'un voile épais qui lui tombait sur les yeux, rendant difficile pour qui ne la connaissait pas de deviner son âge.

— Jozef ! hurla-t-elle en se dirigeant d'un pas incertain vers le prisonnier sur le point d'être exécuté. Et s'il se met à neiger ? cria-t-elle encore en tombant à genoux et se tournant vers l'homme à l'arrière de la voiture.

L'Oligarkh secoua la tête.

— Crois-moi, Kristyna, il aura plus chaud dans le sol si le trou est recouvert de neige.

— Il est comme un fils pour moi, sanglota la femme, sa voix réduite à un murmure éraillé. Il ne faut pas l'enterrer avant qu'il ait pris son déjeuner.

Toujours agenouillée, la femme secouée de sanglots entreprit de se traîner dans la poussière en direction du cratère. À l'arrière de la Mercedes, l'*Oligarkh* fit un signe du doigt. Le chauffeur bondit de derrière son volant, plaqua sa paume contre la bouche de la malheureuse et, moitié la portant, moitié la traînant, la ramena à la voiture et replia son corps sur la banquette arrière.

— Et s'il ne neige pas, alors ? l'entendit-on gémir avant que la portière ne claque.

L'*Oligarkh* referma sa vitre et observa la suite à travers le verre teinté. Les deux parachutistes prirent le prisonnier par les bras, le soulevèrent et le déposèrent au fond du cratère, sur le côté, en position fœtale. Puis ils recouvrirent la fosse avec les planches de terrassier, les enfonçant à coups de pied afin que le haut des planches affleure la surface de la piste. Cela fait, ils déployèrent une pièce de toile métallique par-dessus les planches. Pendant tout le temps que dura l'opération, personne ne dit mot. Les ouvriers postés sur le coteau tiraient sur leur cigarette et détournaient les yeux, ou regardaient leurs pieds.

Lorsque les parachutistes eurent terminé de recouvrir la fosse, ils reculèrent pour admirer leur ouvrage. L'un d'eux fit signe au conducteur d'un camion. Celui-ci remonta derrière son volant, fit reculer son engin jusqu'au cratère et actionna le levier qui soulevait le plateau, faisant tomber le bitume sur la chaussée. Plusieurs ouvriers s'approchèrent pour étaler le bitume à l'aide de longs rââteaux jusqu'à ce qu'une épaisse couche brillante recouvre intégralement les planches. Alors, ils s'écartèrent, et les parachutistes firent signe au rouleau compresseur. Le pot d'échappement lâcha une fumée noire lorsque l'engin rouillé s'approcha lentement du bord de la fosse. Quand le chauffeur parut hésiter, l'avertisseur de la Mercedes rugit, et l'un des gardes du corps qui attendait à côté agita le bras avec irritation.

— C'est pas comme si on avait toute la journée ! cria-t-il par-dessus le vacarme du moteur du rouleau compresseur.

Le conducteur embraya et lança son engin sur le cratère pour damer le bitume. Lorsque le rouleau arriva de l'autre

côté, il recula pour revenir à son point de départ puis bondit hors de sa cabine afin d'inspecter la nouvelle portion de route goudronnée. Soudain, il arracha son masque improvisé, se pencha et vomit sur ses chaussures.

Quasi silencieusement, la Mercedes recula puis repartit de l'autre côté et passa devant la voiture d'escorte pour se lancer à l'assaut de la piste qui menait à la grande datcha de bois, à la lisière du village de Prigorodnaïa qui allait bientôt être relié au grand axe Moscou-Saint-Pétersbourg – et au reste du monde – par un ruban goudronné orné d'une bande blanche fraîchement peinte en son milieu.

1997 : OÙ Martin Odum change de sentiments

Revêtu d'une combinaison délavée et d'un vieux casque colonial garni d'une moustiquaire pour se protéger la tête, Martin Odum s'approcha prudemment des ruches installées sur le toit ; il prit garde de rester à l'écart des entrées afin de ne pas gêner le vol d'une abeille éventuelle qui regagnerait tardivement les cadres. Il actionna le soufflet de son enfumoir et répandit un fin nuage blanc sur la plus proche des deux ruches ; la fumée alerta la colonie du danger, poussant les 20 000 abeilles qui se trouvaient à l'intérieur à se gaver de miel pour se calmer. Avril est toujours le mois le plus cruel pour les abeilles, parce qu'il est impossible de savoir s'il restera assez de miel pour éviter la famine de fin d'hiver ; si les cadres n'étaient pas assez remplis, Martin devait préparer du sucre candi et l'insérer dans la ruche pour s'assurer que la reine et sa colonie tiendraient jusqu'aux temps plus cléments, quand les arbres de Brower Park seraient en bourgeons. Martin plongea sa main nue dans la ruche pour en sortir un cadre ; avant, il portait des gants pour manipuler les ruches, jusqu'au jour où Minh, sa maîtresse occasionnelle qui travaillait au restaurant chinois au-dessous de la salle de billard, lui avait appris que les piqûres d'abeilles stimulent les hormones et réveillent les ardeurs sexuelles. Depuis deux ans que Martin élevait des abeilles sur un toit de Brooklyn, il s'était fait piquer assez souvent, mais n'avait jamais constaté le moindre effet sur ses hormones ; néanmoins, les piqûres semblaient réveiller des souvenirs qu'il ne parvenait pas vraiment à identifier.

Martin, dont les yeux étaient creusés de cernes bleuâtres qui ne devaient rien au manque de sommeil, dégagea le premier cadre et le porta à la lumière de la mi-journée afin d'en inspecter les rayons. Des centaines d'ouvrières bourdonnantes d'inquiétude s'accrochaient aux alvéoles certes dégarnies, mais qui contenaient encore assez de miel pour nourrir la colonie. Il écarta le rayon de cire du cadre et l'examina pour y détecter la moindre trace de loque américaine. N'en trouvant aucune, il remplaça soigneusement le cadre dans la ruche puis s'éloigna, retira son casque colonial et donna une pichenette taquine à la poignée de jeunes abeilles qui le poursuivaient en cherchant vengeance.

— Pas aujourd'hui, les copines, lança Martin avec un petit rire avant de battre en retraite dans l'immeuble en claquant la porte derrière lui.

En bas, dans l'arrière-salle de l'ancien billard qui lui servait de logement, Martin ôta sa combinaison, la jeta sur le lit de camp militaire défait et se servit un whisky, sec. Il choisit ensuite une Ganaesh Beedie dans une mince boîte en fer remplie de cigarettes indiennes. Il l'alluma puis, aspirant profondément la fumée de feuilles d'eucalyptus, il s'installa sur la chaise pivotante dont le cannage abîmé lui grattait le dos ; il l'avait eue pour une bouchée de pain dans un vide-grenier de Crown Heights le jour même où il avait loué la salle de billard et collé l'œil imperturbable d'Alan Pinkerton sur la porte d'en bas, au-dessus de l'inscription : « Martin Odum – détective privé ». La fumée de la beedie, qui avait une odeur de marijuana, produisait sur lui le même effet que l'enfumoir sur les abeilles : cela lui donnait envie de manger. Il ouvrit une boîte de sardines, les déposa sur une assiette sale depuis plusieurs jours et les mangea avec une tranche de pain noir rassis déniché dans le frigo, qui avait (se rappela-t-il) sérieusement besoin d'être dégivré. Il essuya soigneusement son assiette avec un morceau de pain noir, puis la retourna pour se servir de l'envers comme soucoupe. C'était une habitude que Dante Pippen avait prise dans la zone tribale aride et sauvage du Pakistan, près de la passe de Khyber. Quand ils disposaient de quelque chose qui ressemblait à une assiette, les quelques Américains qui dirigeaient agents ou

opérations là-bas nettoyaient avec le doigt leur assiette de riz et de mouton gras puis la retournaient pour manger leur fruit sur l'envers, les rares fois où ils tombaient sur quelque chose qui ressemblait à un fruit. Se rappeler un détail du passé, si insignifiant fût-il, procurait toujours à Martin une nuance de satisfaction. Œuvrant donc sur l'envers de son assiette, il éplucha adroitement une mandarine en quelques coups d'un petit couteau aiguisé comme un rasoir.

— *C'est drôle comme il y a certaines choses qu'on fait bien dès la première fois, avait-il lâché au docteur Treffler lors d'une de leurs premières séances.*

— *Comme quoi ?*

— *Comme de peler une mandarine. Comme de préparer une amorce pour explosif au plastic juste assez longue pour avoir le temps de se mettre hors d'atteinte du rayon meurtrier. Comme de savoir éviter une embuscade en prenant un raccourci dans l'un des souks bondés de Beyrouth.*

— *De quelle légende vous serviez-vous à Beyrouth ?*

— *Dante Pippen.*

— *N'est-ce pas celui – le docteur Treffler était passée à une autre fiche – qui est censé avoir enseigné l'histoire dans un institut universitaire de premier cycle ? Celui qui a écrit un livre sur la guerre de Sécession qu'il a fait imprimer à compte d'auteur en voyant qu'il ne trouvait pas d'éditeur ?*

— *Non, là vous pensez à Lincoln Dittmann, avec deux t et deux n. Pippen, c'est le dynamiteur irlandais de Castletownbere qui a commencé comme instructeur en explosifs à la Ferme. Il s'est ensuite fait passer pour un dynamiteur de l'IRA afin d'infiltrer une famille sicilienne de la Mafia, puis les mollahs talibans de Peshawar et une unité du Hezbollah dans la plaine de la Bekaa, au Liban. C'est cette dernière mission qui a mis fin à sa couverture.*

Le docteur Treffler avait hoché la tête en ajoutant une note sur sa feuille.

— *J'ai un peu de mal à m'y retrouver avec vos diverses identités.*

— *Moi aussi. C'est pour ça que je suis là.*

Elle avait levé les yeux de ses fiches.

— Vous êtes sûr d'avoir identifié toutes vos biographies opérationnelles ?

— Toutes celles dont je peux me souvenir.

— Avez-vous l'impression d'en avoir occulté d'autres ?

— Je n'en sais rien. D'après votre théorie, il existe une possibilité que j'en aie occulté au moins une.

— D'après ce qui a été écrit sur le sujet...

— Je croyais que je ne correspondais pas vraiment à ce qui a été écrit sur le sujet.

— Vous êtes un cas à part, Martin, cela ne laisse aucun doute. Dans ma profession, personne n'a jamais eu affaire à quelqu'un comme vous. Ça va faire du bruit, quand je vais publier mon article...

— En changeant les noms pour protéger les innocents.

— En changeant les noms pour protéger les coupables aussi, rétorqua-t-elle, trouvant ainsi, à la surprise de Martin, une réplique qui pouvait passer pour de l'humour.

Et puis il y a certaines choses, songeait à présent Martin (poursuivant mentalement sa conversation avec le docteur Treffler), qu'on peut faire autant de fois qu'on veut sans jamais sembler devoir s'améliorer. Comme d'écaler des œufs durs (poursuivit-il pour anticiper sa question). Comme de faire irruption dans des chambres d'hôtel minables pour prendre en photo des hommes mariés se faisant faire une fellation par une prostituée. Comme de faire comprendre à une psy agréée par la Compagnie qu'on n'attend pas grand-chose d'un travail sur une crise identitaire. Répétez-moi ce que vous attendez de ces conversations ? l'entendait-il demander. Il donna la réponse qu'elle ne manquait pas d'espérer : En théorie, j'aimerais savoir laquelle de ces légendes est vraiment moi. Dans sa tête, elle répliquait alors : *Pourquoi en théorie ?* Il pesa la question un instant. Puis, secouant la tête, il eut la surprise de s'entendre lui-même répondre à voix haute :

— Je ne suis pas certain d'avoir réellement besoin de savoir. En pratique, il se peut que je sois mieux à même de gérer ma petite vie terne si je ne sais pas.

Martin aurait volontiers fait durer ce dialogue fictif avec le docteur Treffler, ne fût-ce que pour tuer le temps, si l'on n'avait pas sonné à la porte. Il traversa pieds nus la salle

de billard qu'il avait transformée en cabinet de travail, se servant d'une des deux tables comme bureau et de l'autre pour disposer la collection d'armes de la guerre de Sécession de Lincoln Dittmann. Il se posta en haut de l'étroit escalier de bois faiblement éclairé qui donnait sur la porte de la rue, et regarda qui pouvait bien sonner. À travers l'inscription et le logo de l'agence Pinkerton, il discerna une silhouette féminine qui tournait le dos à la porte pour examiner la circulation dans Albany Avenue. Martin attendit de voir si elle allait sonner à nouveau. Comme elle le fit, il descendit dans le vestibule, ouvrit les deux verrous puis la porte.

La femme portait un long imperméable malgré le soleil qui brillait, et une sacoche de cuir en bandoulière. Ses cheveux bruns étaient tirés et tressés en une natte qui lui descendait jusqu'au creux des reins – à l'endroit même où Martin dissimulait autrefois son flingue (il avait agrandi la fente de la ceinture dans l'étui afin de pouvoir remonter le pistolet contre une vieille cicatrice de shrapnel), à une époque où il manipulait des armes plus dangereuses que le cynisme. Le bas de son imperméable s'évasa au-dessus de ses chevilles lorsque l'inconnue pivota pour lui faire face.

— Alors, c'est vous, le détective ? demanda-t-elle.

Martin l'examina comme on lui avait appris à le faire avec les gens qu'il pourrait être amené à identifier dans un album du contre-espionnage. Elle lui parut avoir dans les trente-cinq, quarante ans – il n'avait jamais été très fort pour deviner l'âge des femmes. Un fin réseau de ridules partait du coin de ses yeux, qui demeuraient légèrement mais perpétuellement plissés. Il flottait sur ses lèvres minces ce qui, de loin, aurait pu passer pour l'ombre d'un sourire, mais évoquait de près l'expression d'une exaspération contenue. Elle ne portait pas de maquillage visible un léger parfum de rose semblait s'échapper de sa nuque, sous le col. Elle aurait pu passer pour belle si elle n'avait eu une incisive ébréchée.

— Dans cette vie, dit-il enfin, je suis censé être détective privé.

— Cela signifie-t-il que vous avez eu d'autres vies ?

— D'une certaine manière.

Elle dansa d'un pied sur l'autre.

— Vous allez vous décider à me faire entrer, ou quoi ?

Martin s'effaça et lui indiqua l'escalier d'un signe du menton. La femme hésita, semblant se demander si quelqu'un qui avait ses quartiers au-dessus d'un restaurant chinois pouvait réellement être un détective professionnel. Elle dut décider qu'elle n'avait rien à perdre, parce qu'elle prit une profonde inspiration, se tourna de côté et rentra la poitrine pour passer devant lui et monter les marches. Lorsqu'elle fut parvenue à la salle de billard, elle se retourna et le regarda émerger de l'ombre de la cage d'escalier. Elle remarqua qu'il s'appuyait davantage sur sa jambe gauche quand il marchait.

— Vous avez quoi, au pied ? s'enquit-elle.

— Un problème de tendon. J'ai le pied raide.

— Dans votre profession, ce n'est pas un handicap de boiter ?

— L'inverse se vérifie aussi. Jamais quelqu'un de sensé ne soupçonnerait qu'un boiteux puisse le suivre. Ça se remarquerait trop.

— Il faudrait quand même vous faire examiner.

— Je vois un acuponcteur hassidique et un herboriste haïtien, mais je ne parle pas de l'un à l'autre.

— Ça vous aide ?

— Uh-huh. L'un des deux – c'est moins raide maintenant –, mais je ne sais pas vraiment lequel.

L'ombre d'un sourire apparut sur ses lèvres.

— Vous semblez avoir le chic pour compliquer les choses les plus simples.

Avec une politesse glacée qui masquait l'ennui qui le gagnait, Martin répliqua :

— D'après mon expérience, ça vaut mieux que de simplifier les choses les plus compliquées.

La femme posa sa sacoche par terre, retira prestement son imperméable et le plia avec soin sur la rambarde. Elle portait des baskets, un pantalon à pinces et une chemise d'homme boutonnée de gauche à droite. Martin remarqua que les trois boutons du haut étaient restés ouverts, révélant un triangle de peau blanche sur la poitrine. Il n'y avait

pas trace de soutien-gorge. Cette observation lui fit creuser les joues, et il se dit que les piqûres d'abeilles n'étaient peut-être pas si inefficaces que ça.

D'une pirouette, la femme s'écarta de Martin pour pénétrer dans la salle de billard, enregistrant d'un regard le feutre vert décoloré sur les deux vieilles tables, les cartons de déménagement fermés à l'adhésif brun et empilés dans un coin, près du rameur, le ventilateur qui tournait au plafond avec une telle lenteur qu'il donnait l'impression de communiquer son rythme léthargique à l'espace qu'il aéraït. C'était de toute évidence un territoire où le temps ralentissait.

— Je ne vous imagine pas fumer le cigare, hasarda-t-elle lorsqu'elle eut repéré la cave à cigares en acajou sur le billard qui servait de bureau.

— Non. C'est pour les amorces.

— Des amorces comme des appâts de pêche ?

— Des amorces comme des détonateurs de bombes.

Elle souleva le couvercle.

— On dirait plutôt des cartouches en carton pour fusil de chasse.

— Amorces, cartouches, tout ça doit rester au sec.

Elle lui adressa un regard inquiet et reprit son inspection.

— Vous ne nagez pas dans le confort matériel, fit-elle remarquer, ses paroles flottant par-dessus son épaule alors qu'elle pivotait sur le vaste plancher.

Martin pensa à toutes les planques qu'il avait connues, équipées de mobilier danois moderne délabré ; il soupçonnait la CIA d'avoir acheté ouvre-boîtes, presse-oranges et balais à chiottes par milliers parce qu'on retrouvait les mêmes dans toutes les planques officielles. Et comme c'étaient des planques officielles, aucune n'avait réussi à le planquer efficacement.

— C'est une erreur d'avoir des choses confortables, dit-il. Des canapés profonds, des lits bien larges, de grandes baignoires, ce genre de choses. Tant que rien n'est confortable, on ne s'installe pas. On continue de bouger. Et tant qu'on continue de bouger, on a une meilleure chance d'avoir de l'avance sur ceux qui essayent de vous rattraper.

C'est particulièrement vrai pour les boiteux, ajouta-t-il avec un sourire fripé.

Jetant un coup d'œil à l'arrière-salle par la porte ouverte, la femme aperçut des feuilles de papier journal froissées autour du lit de camp de l'armée.

— C'est quoi, tous ces journaux par terre ? s'étonna-t-elle.

En l'entendant parler, Martin se rappela combien une voix humaine normale pouvait être musicale à l'oreille.

— C'est un truc que j'ai piqué dans *Le Faucon maltais* : un type qui s'appelait Thursby mettait toujours des journaux autour de son lit pour que personne ne puisse s'approcher de lui pendant son sommeil. J'ai appris tout ce que je sais de mon métier de privé avec Humphrey Bogart, reprit-il, commençant à être à bout de patience.

La femme fit tout le tour de la pièce avant de s'arrêter juste devant Martin ; elle le dévisagea attentivement mais ne parvint pas à déterminer s'il la faisait marcher. Elle hésitait à engager quelqu'un qui aurait appris son métier de détective dans les films d'Hollywood.

— Alors, les détectives ne sont plus censés porter des semelles de crêpe ? demanda-t-elle en contemplant les pieds nus de son hôte.

Puis elle recula vers le billard couvert d'armes à chargement par le canon, de poires à poudre et de médailles de l'Union épinglées sur un coussin rouge en essayant de trouver un prétexte pour partir de là sans vexer le détective. À court d'idées, elle fit distraitement courir son doigt sur le viseur en cuivre d'un fusil ancien.

— Mon père collectionne les armes de la Grande Guerre patriotique, déclara-t-elle.

— Uh-huh. Ce qui fait de lui un Russe. En Amérique, on appelle ça la Seconde Guerre mondiale. Je vous serais reconnaissant de ne pas toucher aux armes, ajouta-t-il. Celui-là, c'est un Whitworth anglais. C'était le fusil favori des tireurs d'élite confédérés. Les cartouches en papier de la cave à cigares sont pour le Whitworth. Pendant la guerre de Sécession, les cartouches étaient très chères, mais un tireur entraîné pouvait atteindre n'importe quelle cible avec cette arme.

— Vous êtes un mordu de la guerre de Sécession ? demanda-t-elle.

— Mon alter ego, oui. Écoutez, nous avons assez bavardé comme ça. Au fait, madame, vous devez bien avoir un nom.

La paume de sa main gauche remonta sur sa poitrine pour couvrir le triangle de peau blanche.

— Je suis Estelle Kastner, annonça-t-elle. Les rares amis chers que j'ai m'appellent Stella.

— *Qui êtes-vous ?* insista Martin, qui cherchait à atteindre des couches d'identité plus profondes qu'un simple nom.

La question la fit tressaillir ; il était peut-être plus intéressant qu'il ne paraissait, ce qui soulevait la possibilité qu'il puisse tout de même l'aider.

— Écoutez, Martin Odum, il n'y a pas de raccourcis. Si vous voulez savoir qui je suis, il va falloir y mettre le temps.

Martin s'appuya contre la rambarde.

— Qu'espérez-vous que je puisse faire pour vous ?

— Je souhaite que vous puissiez retrouver le mari de ma sœur, qui est parti sans laisser d'adresse.

— Pourquoi n'essayez-vous pas la police ? Ils ont un bureau des personnes disparues spécialisé dans ce genre de choses.

— Parce que la police en question se trouve en Israël. Et qu'ils ont des problèmes plus pressants à régler que de courir après des maris égarés.

— Si le mari de votre sœur a disparu en Israël, pourquoi le chercher ici, aux États-Unis ?

— Nous pensons que c'était l'une de ses destinations quand il a quitté Israël.

— Nous ?

— Mon père, le Russe qui appelle la Seconde Guerre mondiale la Grande Guerre patriotique.

— Quels sont les autres endroits possibles ?

— Le mari de ma sœur avait des associés à Moscou et en Ouzbékistan. Il semble qu'il ait été impliqué dans une espèce de projet à Prague. Il avait du papier à en-tête de Londres.

— Commencez par le commencement, ordonna Martin.

Stella Kastner se hissa sur le bord du billard que Martin utilisait comme bureau.

— Voilà l'histoire, annonça-t-elle en croisant les jambes au niveau des chevilles tout en jouant avec le dernier bouton défaits de sa chemise. Ma demi-sœur, Elena – elle est la fille que mon père a eue de sa première femme – a viré pratiquante orthodoxe et est entrée chez les loubavitchs ici, à Crown Heights, peu de temps après qu'on a émigré aux États-Unis – soit en 1988. Il y a quelques années, le rabbin est venu voir mon père et a proposé un mariage arrangé avec un membre russe de la secte, qui voulait émigrer en Israël. Il ne parlait pas hébreu et cherchait une épouse pratiquante qui parle russe. Mon père n'était pas très chaud pour qu'Elena quitte Brooklyn, mais ma sœur rêvait d'aller vivre en Israël, et elle l'a convaincu de donner son consentement. Pour des raisons qu'il serait trop compliqué d'aborder ici, mon père n'était pas libre de voyager, aussi est-ce moi qui ai pris l'avion avec Elena quand elle est partie en Israël. Nous avons ensuite pris un *sharoot* – c'est un taxi collectif, précisa-t-elle en remarquant le froncement de sourcils perplexe de Martin – qui nous a conduites jusqu'à la colonie juive de Kiryat Arba, en Cisjordanie, près d'Hébron. Elena, qui se fait appeler Ya'ara depuis qu'elle a débarqué en Israël, a été mariée une heure et quart après l'atterrissage de son avion par le rabbin local, qui avait lui-même émigré de Crown Heights dix ans plus tôt.

— Parlez-moi de ce Russe que votre sœur a épousé sans l'avoir vu.

— Il s'appelle Samat Ougor-Jilov. Il n'est ni grand ni petit, mais quelque part entre les deux, et il est mince bien qu'il se resserve sans arrêt pendant les repas et grignote tout le reste du temps. Ce doit être son métabolisme. Il est du genre nerveux, toujours en mouvement. Il a l'air d'avoir eu la tête coincée dans un étau – un visage tout en longueur, émacié et lugubre. Le genre qui a toujours l'air de pleurer la mort d'un parent proche. Il a les yeux d'un vert d'algue, et un regard totalement dénué d'émotion – je le décrirais comme froid et calculateur. Il porte des costumes italiens chers et des chemises avec ses initiales brodées sur

la pochette. Je ne l'ai jamais vu mettre de cravate, pas même à son mariage.

— Vous le reconnaîtriez si vous le croisez à nouveau ?

— Cette question ! Il pourrait se couvrir la tête comme le font les Arabes – à condition que je voie ses yeux, je le repérerais au milieu d'une foule.

— Qu'est-ce qu'il faisait, comme travail ?

— Si vous parlez de travail au sens ordinaire du terme : rien. Il avait acheté au comptant une maison sur deux niveaux en bordure de Kiryat Arba, ou c'est du moins ce que le rabbin m'a glissé à l'oreille pendant que nous nous rendions à pied à la synagogue pour la cérémonie du mariage. Il avait une Honda japonaise flambant neuve et, en tout cas devant moi, il payait tout en liquide. Je suis restée dix jours à Kiryat Arba, et puis j'y suis retournée deux ans plus tard, pour dix jours encore, mais je ne l'ai jamais vu aller étudier la Torah à la synagogue ni se rendre à un quelconque bureau comme d'autres types de la colonie. Il y avait deux téléphones et un fax dans la maison, et il semblait que l'un d'eux sonnait sans arrêt. Certains jours, le mari de ma sœur s'enfermait dans la chambre d'en haut et parlait au téléphone pendant des heures d'affilée. Les rares fois où il a répondu au téléphone devant moi, il est passé à l'arménien.

— Uh-huh.

— Uh-huh quoi ?

— On dirait bien qu'il s'agit de ces nouveaux riches capitalistes dont parlent les journaux. Votre sœur a-t-elle eu des enfants ?

Stella secoua la tête.

— Non. Pour vous dire l'horrible vérité, je ne suis même pas sûre qu'ils aient consommé le mariage.

Elle se laissa glisser du bord de la table et s'approcha de la fenêtre pour regarder la rue.

— Le fait est que je ne peux même pas lui reprocher de s'être tiré. Je ne crois pas qu'Elena – je n'ai jamais pu m'habituer à l'appeler Ya'ara – ait la moindre idée de ce qu'il faut faire pour plaire à un homme. Samat a sans doute filé avec une blonde peroxydée qui a su lui donner plus de plaisir au lit.

Martin, qui l'écoutait d'une oreille, s'anima :

— Vous commettez la même erreur que la plupart des femmes. S'il est parti avec une autre, c'est parce qu'il pouvait lui donner plus de plaisir au lit.

Stella se retourna pour le dévisager. Elle plissa les yeux.

— Vous ne parlez pas comme un détective.

— Bien sûr que si. C'est exactement le genre de chose que Bogart aurait dite pour convaincre une cliente que sous ses dehors de dur se cachait une âme sensible.

— Si c'est ce que vous essayez de faire, ça marche.

— Je me pose une question. Pourquoi votre sœur ne va-t-elle pas voir le rabbin local pour faire constater que son mari a déserté le domicile conjugal et lui demander un divorce *in absentia* ?

— C'est justement le problème, répliqua Stella. En Israël, une femme pratiquante doit bénéficier d'un divorce prononcé par une cour religieuse pour pouvoir refaire sa vie. On appelle ce divorce un *get*. Sans ce *get*, une juive mariée restera une *agunah*, une femme enchaînée qui ne peut pas se remarier suivant la loi judaïque ; et même si elle se remariait civilement, les enfants qu'elle pourrait avoir seraient considérés comme des bâtards. Or, la seule façon pour une femme d'obtenir un *get*, c'est que son mari se présente devant les rabbins d'une cour religieuse et accepte le divorce. Il n'y a pas d'autre possibilité, du moins pas pour des juifs intégristes. Il y a parmi les hassidim des dizaines de maris qui disparaissent chaque année pour punir leur épouse – ils partent en Amérique ou en Europe. Il leur arrive de prendre des noms d'emprunt. Vous pouvez toujours essayer de les retrouver ! Sous la loi judaïque, le mari a le droit de vivre avec une femme qui n'est pas la sienne, mais l'épouse n'a pas les mêmes prérogatives. Elle ne peut pas se remarier, elle ne peut vivre avec un autre homme, elle ne peut pas avoir d'enfants.

— Je commence à comprendre pourquoi vous avez besoin des services d'un détective. Ça fait combien de temps que ce Samat a laissé tomber votre sœur ?

— Cela fera deux mois le week-end prochain.

— Et vous n'essayez d'engager un détective que maintenant ?

— Nous n'étions pas sûrs qu'il ne reviendrait pas jusqu'à ce qu'il ne soit toujours pas revenu. Puis nous avons perdu du temps à essayer les hôpitaux, les morgues, les ambassades américaine et russe en Israël, la police locale de Kiryat Arba, la police nationale de Tel-Aviv. Nous avons même fait passer une annonce dans le journal pour offrir une récompense contre des renseignements. J'ai bien peur que nous n'ayons pas beaucoup d'expérience en matière de personnes disparues, conclut-elle en rejetant une épaule en arrière.

— Vous avez dit tout à l'heure que votre père et vous pensiez que Samat avait pu se rendre aux États-Unis. Qu'est-ce qui vous a donné cette idée ?

— Les coups de fil. Une fois, j'ai pu jeter un rapide coup d'œil sur son relevé téléphonique mensuel – qui se montait à plusieurs milliers de shekels, soit de quoi faire un vrai trou dans un compte bancaire normal. Et j'ai remarqué qu'un numéro de Brooklyn revenait à plusieurs reprises. J'ai reconnu l'indicatif du pays et de la région – 1 pour les États-Unis, 718 pour Brooklyn – parce que c'étaient les mêmes que les nôtres, President Street.

— Vous n'auriez pas, par le plus grand des hasards, relevé le numéro proprement dit ?

Désespérée, elle secoua la tête.

— Ça ne m'est pas venu à l'idée...

— Ne vous faites pas de reproches. Vous ne pouviez pas prévoir que ce Samat allait laisser tomber votre sœur. N'est-ce pas ? insista-t-il en la voyant détourner les yeux.

— Je n'ai jamais cru que ce mariage durerait. Je ne voyais pas ce type s'enterrer à Kiryat Arba pour le restant de ses jours. Il était trop dans la vie, trop dynamique, trop séduisant...

— Vous le trouviez séduisant ?

— Je n'ai pas dit que je le trouvais séduisant, protesta-t-elle, sur la défensive. Mais je vois bien ce qui peut plaire à certaines femmes. Ce n'est pas le cas de ma sœur. De toute sa vie, elle ne s'est jamais montrée nue devant un homme. Pour autant que je sache, elle n'a jamais vu un homme nu non plus. Elle détourne les yeux même quand elle croise un homme tout habillé. Quand Samat regarde

une femme, il la regarde dans les yeux, sans ciller ; il la déshabille. Il se prétend juif orthodoxe, mais j'ai maintenant l'impression que ce devait être une sorte de couverture, une façon d'aller en Israël, de disparaître dans le monde des hassidim. Je ne l'ai jamais vu nouer des tefillin à son bras, je ne l'ai jamais vu aller à la synagogue, je ne l'ai jamais vu prier quatre fois par jour, comme le font les juifs orthodoxes. Il n'embrassait pas la mezuzah en entrant, comme le fait toujours ma sœur. Elena et Samat vivaient dans deux mondes différents.

— Vous avez des photos de lui ?

— Quand il a disparu, l'album de photos de ma sœur a disparu avec lui. J'ai une photo que j'ai prise le jour de leur mariage – je l'ai envoyée à mon père, qui l'a encadrée et posée sur la cheminée.

Elle récupéra sa sacoche, en tira une enveloppe brune dont elle sortit avec précaution une photo en noir et blanc. Elle l'examina un instant, l'ombre d'un sourire angoissé flottant sur ses lèvres, puis la tendit à Martin.

Celui-ci recula en levant les mains.

— Samat a-t-il touché cette photo ?

Elle réfléchit un moment.

— Non. J'ai fait développer la pellicule dans la colonie allemande de Jérusalem et je l'ai envoyée à mon père depuis la poste qui se trouve juste en face de chez le photographe. Samat ne sait pas qu'elle existe.

Martin prit la photo et l'orienta vers la lumière du jour. La mariée, jeune femme pâle, nettement trop ronde, vêtue d'une robe de satin blanc à col montant, et le marié, portant une chemise blanche amidonnée boutonnée jusqu'à sa pomme d'Adam proéminente et un veston noir jeté négligemment sur l'épaule, regardaient l'appareil d'un air impassible. Martin imagina Stella criant l'équivalent russe de « *Cheese* » pour leur soutirer un sourire, mais cela n'avait visiblement pas marché ; le langage des corps – l'homme et la femme se tenaient l'un à côté de l'autre, mais sans se toucher – révélait deux étrangers à une veillée mortuaire, pas un jeune couple juste après la cérémonie de mariage. Le visage de Samat disparaissait presque entièrement sous une moustache et une barbe noires et hirsu-

tes. Seuls ses yeux, assombris par la colère, étaient visibles. Il était manifestement irrité, mais par quoi ? La cérémonie religieuse qui avait pris trop de temps ? La perspective de la félicité conjugale dans un trou perdu de Cisjordanie avec une loubavitch consentante comme compagne de cellule ?

— Combien mesure votre sœur ? demanda Martin.

— Un mètre soixante-deux. Pourquoi ?

— Il est légèrement plus grand, ce qui doit lui faire dans les un mètre soixante-neuf ou soixante-dix.

— Je peux vous demander quelque chose ? questionna Stella.

— Demandez, demandez, dit Martin avec impatience.

— Comment se fait-il que vous ne preniez pas de notes ?

— Ce n'est pas nécessaire. Je ne prends pas de notes parce que je ne prends pas l'affaire.

Stella sentit le découragement l'envahir.

— Mais bon sang, pourquoi ? Mon père est prêt à vous payer, que vous le trouviez ou non.

— Je ne prends pas l'affaire, répéta Martin, parce qu'il serait plus facile de retrouver une aiguille dans un champ de meules de foin que le mari disparu de votre sœur.

— Vous pourriez au moins essayer, grogna Stella.

— Ce serait gaspiller l'argent de votre père et mon temps. Écoutez, au début du siècle, les révolutionnaires russes se faisaient pousser la barbe comme le mari de votre sœur. C'est un tour dont se servent les clandestins depuis que Moïse a envoyé ses espions étudier la répartition des forces ennemies à Jéricho. Gardez la barbe assez longtemps, et les gens vous identifient avec cette barbe. Le jour où vous voulez disparaître, vous faites comme les révolutionnaires russes : vous la rasez. Votre propre femme ne vous reconnaîtrait pas à une séance d'identification de police. Pour le plaisir de discuter, imaginons que Samat soit l'un de ces gangsters capitalistes qui défrayent la chronique en ce moment. Les choses ont peut-être mal tourné pour votre futur ex-beau-frère à Moscou l'année où il a débarqué à Kiryat Arba pour épouser votre demi-sœur. Les gangs tchéthènes, qui bossent à partir de cette espèce d'hôtel monstrueux, juste en face du Kremlin – le Rossia,

si ma mémoire est bonne –, battaient en brèche l'Alliance slave pour voir qui allait contrôler le racket très lucratif de la protection dans la capitale. Il y avait des fusillades tous les jours pour la conquête des territoires. Les témoins des règlements de comptes étaient descendus avant de pouvoir alerter la police. Le matin, en allant travailler, les gens découvraient des types pendus à des lampadaires. Peut-être que Samat est juif, mais peut-être qu'il est chrétien apostolique arménien. Cela n'a pas vraiment d'importance. Il s'achète un certificat de naissance qui stipule que sa mère est juive – on les trouve à deux balles la dizaine au marché noir – et fait une demande pour émigrer en Israël. La paperasse peut prendre dans les six à huit mois, alors, pour accélérer le processus, votre beau-frère dégote un rabbin qui lui arrange un mariage avec une loubavitch de Brooklyn. C'est la couverture parfaite, la meilleure façon de disparaître jusqu'à ce que la guerre des gangs se calme à Moscou. Depuis le premier étage de sa planque, dans une colonie de Cisjordanie, il reste en contact avec ses partenaires du monde des affaires : il achète et vend des actions, il parvient à exporter des matières premières russes contre des ordinateurs japonais ou des jeans américains. Et puis, un beau matin, une fois que les choses se sont calmées en Russie, il décide qu'il en a assez de sa prison israélienne. Il n'a pas envie que sa femme, les rabbins ou l'État d'Israël lui demandent où il va, ou encore viennent le voir là où il sera, alors il prend l'album photos de sa femme, se rase la barbe et se tire d'Israël pour disparaître de la surface de la Terre.

Stella écoutait, bouche bée, le scénario de Martin.

— Comment se fait-il que vous en sachiez autant sur la Russie et la guerre des gangs ?

— Si je vous disais que je ne sais pas vraiment comment j'ai appris toutes ces choses, vous me croiriez ? demanda-t-il en haussant les épaules.

— Non.

Martin récupéra l'imperméable que la jeune femme avait laissé sur la rambarde.

— Je regrette de vous avoir fait perdre votre temps.

— Je ne l'ai pas perdu, rétorqua-t-elle tranquillement. J'en sais davantage maintenant qu'en arrivant.

Elle accepta l'imperméable, enfila les manches et le resserra contre elle pour se protéger des bourrasques d'émotions qui n'allaient pas tarder à la glacer jusqu'aux os. Puis, presque en se ravisant, elle sortit un stylo-bille de sa poche et, prenant la main de Martin, nota un numéro de téléphone qui commençait par 718 dans le creux de sa paume.

— Si vous changez d'avis...

— N'y comptez pas trop, la prévint Martin en secouant la tête.

*
* *

La montagne de vaisselle sale dans l'évier avait atteint des proportions trop importantes, même pour Martin. Les manches roulées jusqu'aux coudes, il s'attaquait à la première pile quand le téléphone sonna dans le billard. Comme d'habitude, il prit tout son temps pour aller répondre ; selon son expérience, c'étaient les appels qu'on prenait qui vous compliquaient la vie. Mais comme le téléphone continuait de sonner, il se rendit dans la salle et, se séchant les mains sur son pantalon de coutil, décrocha le combiné et le coinça entre son oreille et son épaule.

— S'il le faut, laissez un message, entonna-t-il.

— Écoute, Dante..., aboya une voix de femme.

Une terrible migraine se mit à cogner contre les orbites de Martin.

— Vous vous êtes trompée de numéro, marmonna-t-il avant de raccrocher.

Le téléphone se remit à sonner presque instantanément. Martin pressa contre son front la paume avec les chiffres écrits au stylo dessus, et fixa l'appareil pendant ce qui parut une éternité avant de se décider à décrocher.

— Dante, Dante, tu n'as pas intérêt à me raccrocher au nez comme ça. Franchement pas. Ce n'est pas très civilisé. Pour l'amour du ciel, je sais que c'est toi !

— Comment tu as fait pour me retrouver ? demanda Martin.

La femme à l'autre bout du fil ravala un rire.

— Tu fais partie des rares ex-agents dont nous gardons la trace, dit-elle. Je suis en bas, annonça-t-elle d'une voix soudain sérieuse. Dans un box au fond du restaurant chinois. Le glutamate ne va pas tarder à me faire défaillir. Descends et je te paye un plat de la colonne B.

Martin prit une profonde inspiration.

— On dit que les dinosaures écumaient la terre il y a soixante-cinq millions d'années. Tu es la preuve vivante qu'ils n'ont pas tous disparu.

— Arrête tes conneries, Dante, arrête tes conneries. Un petit conseil, ajouta-t-elle d'une voix crispée : Tu n'as pas intérêt à ne *pas* venir. Franchement pas.

La tonalité retentit à l'oreille de Martin.

Quelques instants plus tard, il passait devant la vitrine remplie de canards plumés suspendus à des crochets de boucherie, et poussait la lourde porte vitrée du Mandarin de Xing, situé au-dessous du billard. Tsou Xing, qui se trouvait être également le propriétaire du billard, assurait, comme d'habitude, sa permanence sur le tabouret haut, derrière la caisse enregistreuse. Il agita son bras unique en direction de Martin.

— Salut à toi, lança le vieil homme d'une voix haut perchée. Tu veux manger sul place ou à empolter, hein ?

— Je dois retrouver quelqu'un...

Il examina la douzaine de clients qui occupaient la salle étroite du restaurant, et repéra Crystal Quest dans un box situé près des portes battantes ouvrant sur la cuisine. Pour toute une génération d'agents de la CIA, Quest était plus connue sous le nom de Fred à cause d'une ressemblance troublante avec Fred Astaire. Une histoire avait à une époque circulé comme quoi le président des États-Unis, l'ayant repérée lors d'un compte rendu des services de renseignement au Bureau Ovalé, avait fait passer un mot à son conseiller lui demandant pourquoi c'était une drag queen qui représentait la CIA. Quest, qui connaissait par cœur les ficelles du métier, s'était pour le moment installée dos aux tables, mais face au miroir qui lui permettait d'observer toutes les allées et venues. Elle regarda le reflet de Martin approcher.

— Tu as l'air en pleine forme, Dante, commenta-t-elle tandis qu'il se glissait sur la banquette en face d'elle. C'est quoi, ton secret ?

— J'ai craqué pour un rameur, répondit-il.

— Et tu en fais combien d'heures par jour ?

— Une heure le matin avant le petit déjeuner. Une autre au milieu de la nuit, quand je me réveille couvert de sueurs froides.

— Pourquoi quelqu'un qui a sa conscience pour lui se réveillerait couvert de sueurs froides ? Bon dieu, ne me dis pas que c'est encore à cause de la mort de cette putain à Beyrouth ?

Martin porta la main à son front, toujours habité par la migraine.

— J'y pense de temps en temps, mais ce n'est pas ce qui me perturbe. Si je savais ce qui me réveille, je passerais peut-être de bonnes nuits.

Fred, femme maigre qui avait gravi les échelons pour devenir la toute première directrice adjointe des opérations, portait un de ses célèbres tailleurs-pantalon à larges revers et une chemise habillée à jabot. Elle avait, comme d'habitude, les cheveux coupés court et teints en roux, pour dissimuler les filaments gris propres aux grands patrons rongés par les soucis que causaient, ou c'est du moins ce que prétendait Fred, les Procédures réglementaires d'exploitation : devait-on partir d'une hypothèse et analyser les données pour étayer cette hypothèse, ou partir des données et y chercher une hypothèse utile ?

— Qu'est-ce que tu prends, Dante ? demanda Fred, qui repoussa un dîner à moitié mangé et tripota son daïquiri glacé tout en mâchonnant bruyamment des morceaux de glaçons entre ses dents sans quitter son invité de ses yeux injectés de sang.

Martin leva une baguette, puis la fit aller et venir entre ses doigts. Au bar, Tsou Xing lui servit un whisky, sec. Une jeune et frêle serveuse chinoise en jupe serrée fendue haut sur la cuisse le lui apporta.

— Merci, Minh, dit Martin.

— Tu devrais manger quelque chose, Martin, répliqua la serveuse. En chinois, on dit qu'un homme qui n'a qu'une

baguette meurt de faim, ajouta-t-elle en le voyant jouer avec le petit bâton.

Il laissa en souriant tomber la baguette sur la table.

— J'emporterai une portion de canard laqué en partant.

Fred regarda dans le miroir la fille s'éloigner silencieusement.

— Voilà ce que j'appelle un beau cul, Dante. Tu en as ta part ?

— Et toi, Fred, rétorqua-t-il d'un ton badin, tu te fais toujours baiser ?

— Il y en a qui essayent, répondit-elle, ses muscles faciaux crispés en un sourire pincé, dans les deux sens du terme. Mais personne n'y arrive.

Martin sortit en ricanant une beedie de sa boîte en fer, et l'alluma avec l'une des pochettes d'allumettes du restaurant.

— Tu n'as pas dit comment tu m'avais retrouvé.

— Non, vraiment ? Je dirais plutôt que nous ne t'avons jamais perdu de vue. Quand tu as échoué comme une vieille épave au-dessus d'un restaurant chinois de Brooklyn, ça a été le branle-bas général, pour ne pas dire la mobilisation, dans les salles gris cuirassé de la boutique. Nous avons eu un exemplaire de ton bail le jour même où tu l'as signé. D'ailleurs, personne n'a été surpris que tu endosses la légende de Martin Odum. Quoi de plus logique ? Il a grandi à Eastern Parkway, a fréquenté l'école privée 167, Crown Heights était son territoire, son père avait un magasin d'appareils électriques Kingston Avenue, et Martin avait même un copain d'école dont le père était propriétaire du restaurant chinois d'Albany Avenue. Martin Odum est la légende que tu as élaborée pendant que j'étais en poste – aurais-tu oublié ce petit détail ? Maintenant que j'y pense, tu es d'ailleurs le dernier agent que j'ai personnellement supervisé avant d'être envoyée au-dessus pour superviser les officiers traitants qui supervisent les agents, même si, à peu de chose près, j'ai toujours eu l'impression que c'était moi qui continuais à te diriger. Ce qu'il y a de drôle, c'est que je n'ai aucun souvenir d'Odum détective privé. Tu as dû trouver que la légende avait besoin de fioritures.

Martin supposa qu'ils avaient posé des micros dans la salle de billard.

— C'est ce que j'ai trouvé de mieux pour gagner ma vie.

— Tu traites quel genre d'affaires ?

— Des dettes de mah-jong. Des femmes furieuses qui me payent pour photographier sur le fait leur mari volage. Des hassidim qui pensent que leurs fils voient des filles pas très kasher. Une fois, j'ai même été engagé par la famille d'un Russe mort à Little Odessa – la partie de Brooklyn où se regroupent la plupart des Russes qui débarquent en Amérique. Ils étaient convaincus que les Tchétchènes qui s'occupent du crématorium local arrachaient les dents en or des chers disparus avant de les incinérer. Une autre fois, j'ai été engagé par un personnage politique haut en couleur de Little Odessa pour lui ramener le rottweiler kidnappé par son ex-épouse un jour où il avait oublié de lui verser sa pension alimentaire.

— Tu travailles beaucoup à Little Odessa.

— Je continue de hocher la tête quand mes clients n'arrivent pas à trouver les mots justes en anglais et se mettent à me parler russe. Ils ont l'air de penser que je les comprends.

— Tu as retrouvé le chien ?

— Martin Odum est un fin limier.

Elle trinqua avec lui.

— À la tienne, Dante, dit-elle avant de prendre un peu de daïquiri tout en l'observant par-dessus le bord du verre. Tu ne t'occupes pas, par hasard, de maris disparus ?

La question flotta entre eux un instant. Martin tira sur sa beedie puis demanda négligemment :

— Pourquoi tu poses cette question ?

Elle tapota de l'index l'aile de son nez à la Fred Astaire.

— Ne joue pas au Trivial Pursuit avec moi, Pippen.

— Jusqu'à présent, j'ai évité les maris disparus.

— Et maintenant ?

Martin en déduisit qu'il n'y avait pas de micros dans son appartement en fin de compte : si cela avait été le cas, Fred aurait su qu'il avait décliné la proposition de Stella Kastner.

— Les maris disparus ne sont pas trop ma tasse de thé, ne serait-ce que parce que, dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas, ils se sont confortablement installés dans une nouvelle vie avec nouvelle identité et nouvelle femme. Et parce qu'il est extrêmement difficile, voire statistiquement impossible, de retrouver quelqu'un qui a décidé de ne jamais retourner auprès de son ancienne femme.

Les épaules rembourrées de Fred parurent être soulagées d'un poids. Elle piocha un nouveau glaçon dans son daïquiri et le croqua.

— J'ai un faible pour toi, Dante. Je te jure. Pendant les années 1980 et début 1990, tu étais légendaire pour tes légendes. On parle encore de toi, même si c'est toujours sous des noms différents selon l'époque où on t'a connu. Pas plus tard que la semaine dernière, un grand ponton m'a demandé : « Et que devient ce vieux Lincoln Dittmann, ces derniers temps ? » Des agents comme toi, on en voit un ou deux par guerre. Tu as flotté sur un petit nuage de fausses identités et de fausses origines que tu pouvais décliner jusqu'aux signes astrologiques et cimetières où étaient enterrés tous tes parents défunts. Si je me souviens bien, Dante Phippen était un ancien catholique pratiquant, qui pouvait dire de mémoire son chapelet en latin du temps où il était enfant de chœur à County Cork ; il avait un frère prêtre jésuite au Congo et une sœur qui travaillait dans un hôpital de religieuses en Côte-d'Ivoire. Il y avait la légende de Lincoln Dittmann. Là, tu avais passé ton enfance en Pennsylvanie et enseignais l'histoire dans un institut universitaire de premier cycle. C'était bourré d'anecdotes concernant un bal au lycée de Scranton durant lequel la police avait donné l'assaut, et un certain oncle Manny de Jonestown qui avait amassé une petite fortune en fabriquant des sous-vêtements militaires pendant la Seconde Guerre mondiale. Dans cette vie-là, tu avais visité tous les champs de bataille de la guerre de Sécession situés à l'est du Mississippi. Tu as passé ton existence à endosser tant d'identités différentes que tu disais toujours qu'il y avait des fois où tu ne savais plus quels détails étaient véridiques et lesquels étaient inventés. Tu t'immergeais tellement

dans tes couvertures, tu te documentais tellement à fond, tu incarnais si intensément chacune de ces vies que la comptabilité a fini par ne plus trop savoir à quel nom établir tes fiches de paye. Je vais te confier un terrible secret, Dante : non seulement j'admiraais ton professionnalisme, mais je t'enviais en tant que personne. Tout le monde aime porter des masques, mais le masque parfait, c'est d'avoir des identités alternatives que tu peux revêtir ou quitter comme tu changes de vêtements – des faux noms, les biographies qui vont avec, et même (si tu es vraiment bon) les personnalités et les façons de parler qui complètent ces biographies.

Martin fit avec sa beedie un signe de croix narquois dans l'espace.

— *Ave Maria, gratia plena, dominus tecum, benedicta tu in mulieribus.*

Fred fit en ricanant signe à Xing dans le miroir.

— Serait-ce trop demander que de vous réclamer l'addition ? lança-t-elle.

Puis elle sourit à Martin.

— Je suppose que tu as compris le message que je suis venue te transmettre. Tiens-toi à l'écart des maris disparus, Dante.

— Pourquoi ?

La question irrita Fred.

— Parce que je te demande de te tenir à l'écart, merde ! Pour le cas très hypothétique où tu le retrouverais, eh bien, il faudrait qu'on retourne en arrière et qu'on revoie certaines décisions que nous avons prises te concernant. À la fin, tu n'étais plus qu'une brebis galeuse, Dante.

Il n'avait pas la moindre idée de ce dont elle parlait.

— Peut-être y avait-il des limites que je n'aurais pas dû franchir, hasarda-t-il pour faire durer la conversation, pour essayer de découvrir pourquoi il se réveillait la nuit couvert de sueurs froides.

— On n'avait pas engagé ta conscience, seulement ton cerveau et ton corps. Et voilà qu'un beau jour, tu sors de ton rôle – tu sors de tous tes rôles – et te mets à adopter ce qu'on appelle communément un point de vue moral. Ce qui t'a échappé, c'est que la moralité peut avoir bien des

formes. Nous avons tenu une réunion au sommet à Langley. Le choix n'était pas compliqué : soit on mettait fin à ton contrat, soit on mettait fin à ta vie.

— Quel a été le résultat des votes ?

— Tu me croirais si je te dis que c'était fifty-fifty ? C'était à moi de faire la différence. J'ai versé du côté de ceux qui voulaient mettre fin à ton contrat, à condition que tu fasses un séjour dans une de nos cliniques privées. On avait besoin d'être sûrs...

Avant que Fred puisse finir sa phrase, Minh arriva avec l'addition pliée sur une petite soucoupe. Elle la posa entre les deux. Fred saisit le bout de papier, jeta un coup d'œil sur la dernière ligne puis prit deux billets de dix dans une liasse et les aplatit sur la soucoupe. Elle les lesta avec la salière. Martin et elle ne disaient rien, attendant que la serveuse écarte la salière et s'en aille avec l'argent.

— J'avais vraiment un faible pour toi, dit enfin Fred en secouant la tête à ce souvenir.

— J'avais besoin qu'on m'aide à me rappeler, dit Martin, comme s'il parlait tout seul. Personne ne m'a aidé.

— Estime-toi heureux, rétorqua Fred, qui se glissa hors de la banquette et se leva. Ne fais rien qui puisse me faire regretter mon vote, Dante. Et puis, bonne chance avec tes enquêtes. S'il y a une chose que je ne peux pas encaisser, ce sont les Tchétchènes qui piquent les dents en or avant d'incinérer le corpus delicti.

*

* *

Ils roulaient à bonne vitesse sur la voie express en direction de l'aéroport La Guardia pour prendre la navette de Washington quand le téléphone de bord se mit à couiner. Le wallah de la DDO, qui faisait aussi office de chauffeur, décrocha le combiné et le porta à son oreille.

— Une seconde, répondit-il en passant le combiné par-dessus son épaule à Crystal Quest, qui sommeillait contre la portière arrière.

— Quest, annonça-t-elle dans le micro.

Elle se redressa sur son siège.

— Oui, monsieur, c'est fait. Dante et moi, c'est une longue histoire... je suis sûre que le fait d'être venue lui porter le message moi-même l'a convaincu que nous n'étions pas en train de jouer au mikado.

Elle écouta un moment. Le wallah à l'avant estima que les minuscules éclats qui émanaient de l'écouteur traduisaient l'exaspération tant par leur ton que par leur contenu.

Quest se gratta le crâne à travers ses cheveux teints en roux.

— Mais non, je ne m'amollis pas, monsieur le directeur – ce n'est pas mon style. C'est moi qui étais son officier traitant quand il était opérationnel. Le fait qu'il soit revenu du froid, comme aurait dit cet auteur anglais de romans d'espionnage, n'y change rien. Moi, je me considère toujours comme son officier traitant. Tant qu'il ne se souvient pas de ce qui est arrivé – tant qu'il ne va pas fourrer son nez dans l'affaire Samat – il n'y a aucune raison de revenir sur cette décision.

Elle écouta à nouveau, puis répondit, sur un ton glacé :

— J'enregistre votre remarque sur les risques inutiles. S'il franchit la ligne...

L'homme à l'autre bout du fil termina la phrase pour elle ; le wallah au volant vit sa patronne acquiescer dans le rétroviseur tandis qu'elle recevait un ordre.

— Comptez-y, répondit Quest.

On avait dû raccrocher à l'autre bout de la ligne – le directeur était connu pour terminer ses conversations de manière plutôt abrupte – parce que Quest se pencha en avant et laissa tomber le combiné sur le siège du passager. Reprenant sa place, appuyée contre la portière, et regardant défiler le paysage sans le voir, elle se mit à débiter des phrases sans suite. Puis, peu à peu, les mots commencèrent à prendre forme.

— Les directeurs vont et viennent, put-on l'entendre déclarer. Ceux qui atterrissent à Langley grâce à leurs liens avec la Maison Blanche ne sont pas les gardiens de la flamme... mais nous, oui. Nous gardons les remparts pendant que le directeur s'esquinte à faire la tournée des soirées de Georgetown. On dirige les agents qui risquent leur

vie à arpenter les abords de l'empire. Et on en paye le prix. Quand un agent de terrain picole, son officier traitant a la gueule de bois. Un agent de terrain vire à l'aigre, et c'est nous qui faisons du petit-lait. Un agent de terrain meurt, et c'est nous qui faisons pénitence et le pleurons pendant quarante jours et quarante nuits, ajouta Quest, qui soupira sur sa jeunesse perdue, sa féminité égarée. Et rien de tout ça, reprit-elle d'une voix de plus en plus guindée, ne nous empêcherait d'achever cet enfoiré s'il semblait qu'il puisse compromettre le joyau de la couronne.

*
* *

Le réveil de Martin se mit à sonner une heure avant l'aube. Pour le cas où Fred aurait tout de même réussi à poser un micro, il mit la radio et haussa le son afin de couvrir le bruit de ses pas et celui des portes. Toujours en survêtement, il monta sur le toit et fit fonctionner le soufflet de son enfumoir pour plonger la deuxième ruche dans une boulimie frénétique de miel. Puis il glissa la main dans l'espace étroit entre le haut des cadres et le haut de la ruche afin d'en extraire un petit paquet enveloppé dans de la toile cirée. De retour dans l'appartement, Martin ouvrit le réfrigérateur et plaça une bassine en plastique sous la bonde de dégivrage. Puis, à la faible lueur qui émanait du frigo ouvert, il défit la toile cirée du paquet et en éparpilla le contenu sur le lit de camp. Il y avait là une demi-douzaine de passeports, américains et étrangers, un livret de famille français, trois passeports intérieurs en provenance de pays d'Europe de l'Est, toute une série de vieux permis de conduire d'Irlande, d'Angleterre et de plusieurs États de la côte Ouest, un assortiment de cartes de prêt en bibliothèque, de cartes d'abonnement de compagnies d'aviation et de cartes de sécurité sociale, certaines fragilisées par l'âge. Il prit les papiers d'identité et les répartit régulièrement entre la doublure en carton et le dessus en cuir du vieux sac de voyage décoré d'autocollants en provenance d'une demi-douzaine de villages du Club Méditerranée. Il remplit le sac de chemises, de sous-vêtements, de

chaussettes et d'objets de toilette, plia le foulard de soie blanche porte-bonheur de Dante Phippen sur le dessus puis se changea, revêtant un costume trois-pièces léger et les solides chaussures à semelle de caoutchouc qu'il avait portées l'année précédente pour faire de la randonnée sur les sentiers des Adirondacks avec Minh. Regardant autour de lui pour vérifier qu'il n'avait rien oublié, il se rappela les abeilles. Il griffonna un mot pour Tsou Xing lui demandant de prendre le double des clés qu'il avait laissé à la caisse pour aller jeter un coup d'œil sur les ruches une fois de temps en temps ; s'il n'y avait pas assez de miel dans les cadres pour que les abeilles puissent tenir jusqu'au printemps, Tsou saurait comment préparer du sucre candi avec les ingrédients rangés sous l'évier et comment le déposer dans les ruches.

Portant le sac de voyage et un Burberry vieux mais fonctionnel, Martin gagna le toit. Il verrouilla la porte du toit derrière lui et fourra la clé sous une brique mal scellée du parapet. Il regarda la Voie lactée, ou ce qu'il pouvait en voir depuis une terrasse située au milieu de Brooklyn, et cela lui rappela la prostituée alaouite que Dante avait rencontrée à Beyrouth au cours d'une mission particulièrement éprouvante. Appuyé contre le parapet, il inspecta Albany Avenue pendant un quart d'heure, observant les fenêtres sombres de l'autre côté de la rue, en quête du moindre mouvement de rideau ou de store vénitien, ou du bout incandescent d'une cigarette. Comme il ne détectait aucun signe de vie, il traversa le toit et examina la ruelle qui passait derrière le restaurant chinois. Il y eut un mouvement à droite de l'endroit où Tsou Xing garait son antique Packard, mais il s'avéra bientôt que c'était un chat qui essayait de soulever le couvercle d'une poubelle. Lorsque Martin fut certain que la voie était libre, il fit descendre l'échelle d'acier puis prit l'escalier d'incendie jusqu'au premier étage. Là, il dénoua la corde et abaissa la dernière section jusqu'en bas (grâce aux glissières qu'il avait graissées régulièrement ; pour Martin, les règles du métier faisaient quasi-office de religion). Il contrôla la qualité du silence pendant encore quelques minutes avant de se laisser tomber dans la cour de service de Tsou Xing, où

s'entassaient cuisinières, cocottes-minute et réfrigérateurs qui pourraient un jour être démontés en pièces détachées. Il glissa le mot destiné à Tsou Xing sous la porte de la cuisine, traversa la cour et sortit dans la ruelle, qu'il descendit jusqu'à Lincoln Place. Deux rues après Lincoln, à l'angle nord-est de Schenectady, il s'engouffra dans une cabine téléphonique qui empestait la térébenthine. Les premières traînées de gris métallique apparaissaient à l'est lorsqu'il vérifia le numéro inscrit dans sa paume. Il inséra une pièce dans la fente et composa les chiffres. À l'autre bout du fil, la sonnerie retentit tant de fois que Martin craignit d'avoir fait un faux numéro. Il raccrocha, vérifia à nouveau les chiffres sur sa paume et les refit sur le cadran. Puis il se mit à compter les sonneries, y renonça et se contenta d'écouter, se demandant quoi faire si personne ne décrochait (il irait se terrer dans un troquet ouvert 24 heures sur 24 dans Kingston Avenue et réessayerait dans une heure) quand quelqu'un finit par répondre.

— Vous avez une idée de l'heure qu'il est ? s'enquit une voix familière.

— J'ai décidé que je ne pouvais pas vivre sans vous. Si vous voulez toujours de moi, je crois que nous pourrions arriver à quelque chose.

Estelle Kastner retint son souffle ; il craignait que leur conversation ne soit interceptée, c'était clair.

— Je ne comptais plus sur vous, reconnut-elle. Quand pouvez-vous venir ?

Il apprécia le style.

— Que diriez-vous de tout de suite ?

Elle lui donna une adresse quelques pâtés de maisons plus bas, sur President Street, entre Kingston et Brooklyn.

— C'est une grande maison privée. Il y a une porte sur le côté – la lumière sera allumée. Je vous attendrai dans le vestibule.

Et pour le cas où la ligne aurait réellement été sur écoute, Estelle ajouta :

— Je n'ai jamais eu de relation avec quelqu'un dont le signe ne soit pas compatible avec le mien. Alors vous êtes ?

— Lion.

— Mais non, vous n'êtes pas lion. Les lions sont affreusement sûrs d'eux. Si je devais deviner, je dirais que vous avez le profil d'un capricorne. Les capricornes sont impulsifs, fantasques, têtus comme une mule dans le bon sens du terme – quand on commence quelque chose, on le finit. Le fait que vous soyez capricorne me convient parfaitement. Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ? demanda-t-elle en s'éclaircissant la gorge.

Elle perçut le petit rire de Martin et trouva ce son curieusement réconfortant. Elle l'entendit répondre :

— Ce n'est pas d'avis que j'ai changé, mais de sentiments.

— *Fools rush in where angels fear to tread*¹, commenta-t-elle, citant une vieille chanson qu'elle écoutait en boucle sur son phono.

Elle entendait Martin respirer dans le combiné. Juste avant de couper, elle ajouta, plus pour elle-même que pour lui :

— J'ai un faible pour les hommes qui ne mettent pas d'after-shave.

1. « Les sots se précipitent là où les anges craignent de s'aventurer ».